



**EMILY**  
**RUSKOVICH**  
**IDAHO**

Gallmeister



Emily Ruskovich

IDAHO

Roman

Traduit de l'américain  
par Simon Baril

TOTEM n° 134

Titre original: *Idabo*

Copyright © 2017 by Emily Ruskovich

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la présente édition

epdf ISBN 978-2-404-01066-3

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Boris Zaïon

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*Pour Dearest et Fa*



Ils n'utilisaient jamais le pick-up, sauf une ou deux fois par an pour aller chercher du bois de chauffage. Le véhicule était garé un peu plus haut sur la colline, devant le bûcher, où il recueillait la pluie au creux des bosses du capot, et les larves de moustique dans l'eau de pluie. C'était ainsi quand Wade était marié à Jenny, ça l'est toujours maintenant qu'il est marié à Ann.

Ann gravit parfois la colline pour s'asseoir dans le pick-up. Elle attend que Wade soit occupé, afin qu'il ne remarque pas son absence. Aujourd'hui, elle s'y rend sous prétexte de rapporter du bois, en tirant une luge bleue à travers la boue, l'herbe et les plaques de neige. Le bûcher n'est pas très éloigné de la maison, mais il est dissimulé par un bosquet de pins ponderosa. Elle a le sentiment de commettre une effraction, comme si elle n'avait pas le droit de poser les yeux sur rien de ce qui se trouve ici.

Le pick-up est garé sur l'un des rares replats, une improbable terrasse taillée dans le flanc de la montagne. Devant le bûcher, de l'autre côté du pick-up, quelques briques tombées ici ou là jonchent l'herbe et la neige. Des tourets de fil de fer tordu sont appuyés contre les arbres. Accrochées à une longue branche de mélèze, deux cordes épaisses tangent l'une en face de l'autre, bien qu'à une époque elles aient peut-être été reliées par une planche – la balançoire d'un enfant.

On est en mars, il fait beau et froid. Ann s'installe sur le siège du conducteur et referme doucement la portière. Elle boucle la ceinture de sécurité, puis baisse la vitre qui lui projette alors quelques gouttes d'eau sur les genoux. Du bout du doigt, elle

touche les taches humides, tout en traçant des lignes dans sa tête pour les relier et ainsi former un dessin sur sa cuisse. Ce dessin lui évoque une souris, ou du moins une souris telle qu'un enfant l'aurait dessinée, avec un visage en triangle et une longue queue entortillée. Neuf ans plus tôt, quand Wade était encore marié à Jenny et que ses deux filles étaient encore en vie, une souris s'est introduite dans le pot d'échappement, est remontée jusqu'au moteur et a fait son nid sur le collecteur d'admission. Ann songe à quel point il est étrange que Wade se souvienne de cette souris, du bruit de ses petites pattes courant sous le capot, et pourtant qu'il ait oublié le prénom de sa première femme. C'est du moins l'impression qu'il donne, parfois. Mais la souris... la souris est restée tout ce qu'il y a de plus vivante dans sa mémoire.

Quelques années après avoir épousé Wade, Ann a trouvé une paire de gants en daim dans une boîte à outils rangée en haut d'un placard. Ils étaient bien plus beaux que les gants de travail que Wade portait habituellement et paraissaient neufs malgré l'odeur de brûlé qui s'en dégageait. C'est comme ça qu'elle a découvert l'histoire de la souris. Elle lui a demandé pourquoi il laissait ces gants dans un placard au lieu de s'en servir. Wade lui a répondu qu'il voulait préserver cette odeur.

L'odeur de quoi ?

D'un nid de rongeur ayant pris feu.

La dernière odeur dans les cheveux de sa fille.

Aujourd'hui, cela fait longtemps qu'il ne parle plus de ce genre de choses. Il a cessé d'évoquer les détails de la mort de sa fille lorsqu'il s'est rendu compte qu'Ann y attachait beaucoup d'importance. Sans doute pense-t-il qu'elle a oublié l'existence de ces gants – tant d'années se sont écoulées. Mais elle n'a pas oublié. Il les garde dans le meuble-classeur qui contient ses papiers, à l'étage, dans son bureau. Elle a entrouvert le tiroir juste assez pour les voir.

Cette souris a sans doute passé tout l'hiver dans le pick-up, la dernière année où Wade était marié à Jenny, la dernière année où May était en vie et June en sécurité. Ann se représente

la souris faisant des allers-retours dans la neige entre le pick-up et la grange, transportant des bouchées de paille, d'isolant ou de rembourrage arraché aux coussins des chiens, agrandissant son nid dans lequel, une fois le printemps arrivé, elle a accouché de ses bébés. Certains d'entre eux sont sans doute morts précocement et ont été absorbés par le nid, leurs os minuscules se confondant avec les fœtus. Mais d'autres souris se sont jointes à cette famille; on pouvait les entendre s'agiter, si l'on collait l'oreille sur le capot. C'est ce que les fillettes aimaient faire.

En tout cas, Ann imagine qu'elles aimaient faire ça.

Un jour, en août, toute la famille est montée dans le pick-up. Wade derrière le volant – là où Ann est assise maintenant –, Jenny à côté de lui, leurs filles June et May, neuf et six ans, serrées à l'arrière avec une bouteille de citronnade et des gobelets en polystyrène, sur lesquels elles dessinaient avec leurs ongles. Les filles auraient probablement voulu voyager sur le plateau du pick-up, mais leur mère leur aurait déclaré que, sur la grande route, c'était trop dangereux. Ainsi elles se sont assises face à face dans la cabine, le dos contre les vitres, leurs genoux s'entrechoquant, et elles se sont probablement disputées.

Ils avaient complètement oublié l'existence des souris. Au début, roulant lentement sur les chemins de terre, ils n'ont rien remarqué. Mais, une fois arrivés sur la grande route qui traversait leur ville, Ponderosa, une odeur de putréfaction, de cheveux brûlés, de peau et de graines crépitant sur un moteur chaud est entrée par le conduit d'aération et a envahi la cabine du pick-up au point que les petites, toussant et pouffant de rire, ont dû baisser leurs vitres pour sortir leurs nez couverts de taches de rousseur.

Ils n'ont eu d'autre choix que de rouler les vitres grandes ouvertes, supportant l'odeur pendant toute l'heure qu'a duré le trajet passant par la Nez Valley, au large d'Athol et de Careywood, puis par la longue route menant presque au sommet de Mount Loeil, la montagne où les bouleaux étaient déjà débités et empilés, prêts à être chargés. Leurs cheveux et leurs vêtements, ainsi que les gants de Wade, étaient imprégnés



de cette odeur de brûlé. Ann imagine June et May patientant au soleil tandis que leur mère dépose les rondins sur le plateau du pick-up et que leur père les y entasse. Adossées contre les roues, les filles se donnent des claques sur les jambes pour tuer des taons et renversent de la citronnade dans la poussière.

L'odeur aurait été présente également sur le chemin du retour. C'est la seule constante. Elle relie deux choses qu'Ann n'arrive pas à relier autrement : le trajet pour gravir la montagne et celui pour en redescendre. C'est pour comprendre ce trajet du retour qu'Ann vient ici.

Avant de pouvoir aller chercher de l'aide, Wade a forcément dû penser à certains détails. Des détails pratiques. Fermer le hayon, par exemple, afin d'empêcher les rondins de dégringoler. Pour verrouiller le hayon, il a dû penser à maintenir la poignée tournée vers le haut avant de l'enfoncer – il y avait un coup à prendre. Qu'il s'en soit souvenu, que ses doigts aient pu accomplir ce qu'ils étaient censés accomplir, même dans un moment aussi horrible, explique en partie pourquoi Ann l'aime. Un jour, peut-être, tout aura été effacé de la mémoire de Wade, sauf la marche à suivre pour verrouiller le hayon, et Ann l'aimera encore.

Elle se doute bien qu'il aurait été très facile de se perdre sur le chemin du retour, vu à quel point ils s'étaient perdus à l'aller. Comment Wade aurait-il pu reconnaître quoi que ce soit ? Les pistes étroites et herbeuses. Les panneaux de signalisation rudimentaires, cloués sur les arbres : qu'il les ait lus une heure plus tôt semblait impossible à Ann. Tout ça semblait impossible. Le ciel d'été, le craquement des brindilles sous les pneus du pick-up. L'odeur de graisse et de chèvrefeuille. Le souffle de Jenny qui embuait la vitre.

Ann a été obligée d'imaginer la plupart de ces choses, tout ce qui ne se résume pas aux faits que Wade lui a racontés ou qu'elle a entendus à la télé. Au début, elle s'est efforcée de n'allumer ni la radio ni la télé, afin que tout ce qu'elle sache, elle l'apprenne de la bouche de Wade. Ce que Wade voudrait bien lui raconter, elle le prendrait. Mais elle ne s'autoriserait

pas à effectuer des recherches ; elle ne s'autoriserait pas à poser des questions.

Or c'est différent maintenant que Wade est en train d'oublier. Avant que sa mémoire soit perdue pour de bon, elle veut lui demander si Jenny et lui se sont parlé. Jenny regardait-elle par la vitre du côté passager ou droit devant elle ? Ou bien est-ce lui qu'elle regardait ?

À quel moment a-t-il arraché le rétroviseur ?

Non, se dit Ann, ce n'est même pas le trajet du retour. C'est simplement le fait qu'il ait pu monter à bord du pick-up. Ouvrir la porte et s'asseoir. Avec Jenny qui tenait le gobelet de citronnade dans sa main tremblante – ou peut-être pas tremblante, peut-être parfaitement immobile. Le gobelet peut-être vide. Des gouttelettes de citronnade peut-être répandues sur ses genoux, à l'instar des gouttelettes d'eau sur la cuisse d'Ann, en forme de quelque chose d'inoffensif, quelque chose que l'enfant sur le siège arrière aurait pu dessiner.

Ann passe la main sur le tableau de bord et le pollen doux et humide de l'été dernier lui colle à la peau. Ici, tout a été remis en état pour elle. Le rétroviseur a été réparé, fixé avec de la glu, et on y a accroché un attrape-rêves d'où pendent deux plumes fluorescentes. La moquette a été shampooinée, le siège arrière droit entièrement remplacé par un siège qui ressemble à celui de gauche – encore d'origine –, mais d'un bleu plus vif et sans les petits trous là où le rembourrage s'est échappé et où les filles ont peut-être un jour introduit leurs doigts.

Ann tourne la clé pour démarrer le moteur. Elle inspire profondément. Neuf ans ont passé et l'odeur du nid de souris est partie, mais, de temps à autre, lorsqu'elle remue sur le siège du conducteur et que la poussière s'élève des coussins, elle sent ce qui pourrait en être de vieux effluves, distants et légèrement sucrés, un parfum de cuir et d'herbe qui brûle.

Bien sûr, il pourrait aussi s'agir des opérations de brûlages dirigés, menées au printemps dans les champs de la vallée, loin d'ici.

\*

ANN et Wade sont mariés depuis huit ans. Elle a désormais trente-huit ans, et Wade en a cinquante.

L'année dernière, dans le grenier, Ann a trouvé un carton de vieilles chemises appartenant à Wade. Elle a descendu le carton dans leur chambre et s'est agenouillée par terre dans la chaleur d'un carré de soleil. Une par une, elle a déplié les chemises au bout de ses bras, puis en a mis certaines dans une pile pour l'Armée du Salut et d'autres dans une pile à garder.

Wade est entré dans la pièce et a vu ce qu'elle faisait.

— Elle est trop petite, celle-ci ? a-t-elle demandé.

Ann ne s'est pas retournée, parce qu'elle était en train d'examiner une tache d'huile. Elle tenait la chemise au-dessus d'elle pour que les rayons du soleil la traversent.

Wade n'a pas répondu. Elle s'est dit qu'il n'avait pas entendu. Elle a replié la chemise, et elle est passée à la suivante.

Mais, l'instant d'après, Wade lui poussait la tête vers le bas, l'enfonçait dans le carton de vêtements. Elle était tellement abasourdie qu'au début elle a ri. Mais il ne s'est pas arrêté. La gorge d'Ann ripait sur le bord du carton, et son rire s'est mué en râle de suffocation, puis en hurlement. Se débattant à l'aveuglette, elle lui a griffé les jambes. Elle a martelé ses chaussures de coups de poing, ses genoux de coups de coude. Il lui parlait d'une voix qu'elle connaissait — sans savoir d'où —, mais qu'il n'avait encore jamais utilisée avec elle.

— Non ! Non ! criait-il.

C'était presque un grognement.

Ses chiens. Il prenait cette voix pour dresser les chiens.

Puis il l'a relâchée. Il s'est écarté. Elle a relevé la tête, lentement, prudemment. Il a poussé un profond soupir, avant de lui toucher l'épaule de la main comme pour lui demander pardon, ou — elle y a pensé tout de suite, malgré le choc — pour lui accorder son pardon, à *elle*. Une minute plus tard, il lui a demandé si elle n'avait pas vu les chaussures qu'il mettait pour tondre.

— Non, a-t-elle répondu en fixant le carton de vêtements.

À genoux, tremblante, elle lissait ses cheveux avec ses mains pour en chasser l'électricité statique, comme si ça pouvait changer quoi que ce soit. Wade a retrouvé ses chaussures, les a enfilées, puis il est sorti. Quelques minutes plus tard, elle a entendu le tracteur. Wade débroussaillait le pré, envahi par les centaurées.

L'ANNÉE précédant l'étrange épisode du carton de vêtements, il avait eu d'autres comportements qui avaient inquiété Ann. Il a téléphoné à des clients pour les accuser d'envoyer des chèques en bois, bien que, relevés bancaires à l'appui, Ann lui ait prouvé qu'il se trompait. Il a inséré les lacets dans ses bottes de telle manière qu'ils se nouaient en bas et non en haut. Il a acheté la même pince trois fois en une semaine. Il a pris le pain de viande tout juste sorti du four et l'a jeté dans le seau à compost avant de l'apporter aux poules, comme si Ann l'avait préparé pour elles. Un jour de la dernière semaine de janvier, il a abattu un beau pin blanc et l'a traîné sur plus d'un kilomètre et demi à travers la neige fraîche. Arrivant dans le jardin et voyant Ann qui se tenait là, il a souri et désigné l'arbre.

— Tu crois qu'il est trop grand ?

Un arbre de Noël.

— Mais Noël... Wade, c'était il y a un mois.

— Quoi ?

— Tu ne te souviens pas ? a-t-elle demandé avec un rire horrifié. D'où vient le manteau que tu portes, d'après toi ?

N'empêche, le jour où il l'a poussée dans le carton de vêtements, c'était différent ; pour la première fois, sa maladie s'est manifestée par de la violence, de la violence tellement éloignée de l'homme qu'il était que, même au cours des minutes qui ont suivi, Ann a eu du mal à croire qu'une telle chose ait pu se produire.

Et pourtant cela s'est reproduit. Quelques mois plus tard, il l'a plaquée contre le réfrigérateur, et sa joue s'est retrouvée écrasée contre un bon de réduction qu'elle venait de coller sur

la porte – pour le Panhandler Pies, un *diner*. Elle s'est débattue mais, exactement comme la première fois, se débattre n'a fait qu'accentuer la douleur. Quand il l'a lâchée, elle l'a repoussé et lui a crié dessus, mais il s'est contenté de rester planté là, l'air triste, comme si elle l'avait déçu.

Un autre jour, peu de temps après, Ann a vidé un seau de pommes de pin sur la table de la cuisine. Elle comptait les enrober de beurre de cacahuète et de graines, puis les suspendre aux branches des arbres pour les pinsons. Mais à peine venait-elle de s'asseoir et de se mettre au travail qu'elle a senti la main de Wade appuyer sur sa tête et l'écraser dans les pommes de pin. Celles-ci ont laissé une constellation de minuscules coupures rouges sur sa joue gauche.

Encore quelque temps plus tard, le vent a brusquement ouvert la chambre jadis occupée par l'une des filles de Wade. Il a cru que c'était Ann qui l'avait ouverte. Une fois la porte refermée, il lui a plaqué le front contre le battant et lui a répété :

— Non, non, non.

Jusqu'à ce que, terrifiée, sous le choc, elle dise :

— OK.

Elle ne comprenait pas ces choses, mais comme elle savait que Wade ne les comprenait pas, lui non plus, elle ne trouvait aucun moyen d'exprimer sa colère. Aucun moyen d'empêcher ces épisodes de se reproduire. À force, la douleur et le choc ont fini par s'estomper, et elle s'est mise à accepter ces agressions parce qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre. Elle notait ce qui les provoquait, et s'assurait de ne jamais le refaire. Plus de pommes de pin, plus de Panhandler Pies, plus de cartons de vieux vêtements, pas question de pénétrer dans les chambres de ses filles. Voilà qui n'était pas compliqué. C'était une sorte de collection qu'elle constituait, une liste qu'elle dressait dans sa tête, non pas pour évacuer la douleur, mais pour s'interroger sur quelque chose qui se trouvait à la lisière de sa vie, quelque chose qui attendait qu'elle le découvre. La nuit, lorsqu'il dormait, elle y pensait tout en étudiant le visage qu'elle aimait. Wade, ses paupières pâles contrastant avec ses traits burinés par le soleil.

Ses lèvres gercées, ses joues mal rasées. La gentillesse inhérente à son corps était telle qu'il semblait impossible d'imaginer cet homme faisant les choses qu'il avait certainement faites. Elle pressait ses lèvres contre l'épaisse chevelure de Wade, puis fermait les yeux, elle aussi.

WADE dresse des chiens depuis qu'il est petit. Des chiens de chasse, de sauvetage, d'aveugle, d'assistance pour les anciens combattants. Aujourd'hui, il élève des bluetick coonhounds, seulement quelques chiots à la fois, et il leur apprend à obliger leurs proies à se réfugier dans les arbres – des animaux sur lesquels il ne tire jamais, car tuer ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est le dressage en lui-même. Et, maintenant, c'est aussi ce qui intéresse Ann. Elle observe ces séances de dressage comme si elles lui apprenaient quelque chose au sujet de leur mariage. Quand elle voit Wade donner une leçon à un chien, lui plaquant le museau dans les plumes et le sang d'une poule qu'il a tuée, puis dans la terre fraîchement creusée sous la grille du poulailler, elle se rend compte qu'il fait ça avec amour. Avec amour, avec un sentiment de déception et aussi avec le sens du devoir, comme si c'était pour le bien du chien, comme si le chien ne pouvait apprendre de ses erreurs que si elles avaient une texture, une odeur, un goût. Ce n'est pas exactement une punition; c'est un moyen de se souvenir. Et peut-être est-ce pareil avec elle. C'est comme s'il agissait désormais en accord avec ce qu'il a toujours ressenti, à savoir qu'il existe une barrière linguistique entre Ann et lui ne pouvant être brisée que par la force, l'amour brutal et la répétition de quelques mots secs, durs. *Non, pas bien, pas à toi.* Au moins cherchait-il à se faire entendre d'elle.

Parfois, bien sûr, Ann en a le cœur brisé.

Un jour, une publicité pour de l'assouplissant est passée à la télé. Elle montrait une mère et ses deux filles retirant des vêtements d'une corde à linge après une averse orageuse, arrachant les robes aux pinces qui les retenaient. La corde est

brusquement remontée; les gouttes se sont envolées et les ont arrosées. Cette scène a contrarié Wade. Il ne comprenait pas ce que ça lui rappelait, il ne savait pas qui blâmer, mais Ann a vu la même panique s'afficher sur son visage que le jour des pommes de pin. Elle lui a touché la main comme pour lui dire, parce que c'était plus simple pour lui: "C'est *moi* qui te fais ça." Il a braqué les yeux sur elle. Elle s'est agenouillée devant la télévision. Il lui a plaqué la joue contre l'écran, répétant d'un ton bien rodé:

— Non! Non!

Voilà comment se manifestait désormais son amour pour lui.

Elle sentait la main rugueuse de Wade sur sa tête, l'électricité statique dans ses cheveux et les petites décharges de l'écran contre sa tempe. Dans ces moments-là, elle avait conscience de faire enfin quelque chose pour lui, quelque chose qui comptait, comme si elle venait seulement d'apprendre à être à la hauteur de ses vœux de mariage.

— Pardon, Wade, pardon, je suis désolée.

Hochant la tête entre la main qui la tenait et l'écran, elle lui a promis que jamais plus cela ne se reproduirait.

\*

ANN a vu deux photos de May, la plus jeune des filles de Wade. La première, c'était à la télé. La seconde, c'était un Polaroid qu'elle a trouvé sous le réfrigérateur il y a cinq ans, en passant le balai. Elle l'a ramassé parmi la poussière et les cheveux. Au recto, il y avait une substance collante qu'elle a grattée et qui est partie en fines bandelettes rouges, comme de la confiture séchée.

Sur cette photo, May tenait une poupée de chiffon qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau: une chevelure blonde et raide coupée à hauteur du menton, des lèvres aussi éclatantes qu'une glace à l'eau saveur cerise. Elle portait un haut de maillot de bain et une culotte bouffante, et des griffures de chat striaient son ventre blanc et rond. Assise sur une souche d'arbre dans une clairière au milieu des bois, elle avait croisé ses jambes

grassouillettes dans une parfaite imitation de maturité, et laissé ses sandales roses choir dans la terre à ses pieds.

May ne souriait pas, bien qu'elle ait pleinement conscience qu'on la prenait en photo. Elle préférait fermer les yeux de façon théâtrale, tenant sa poupée à la fois loin d'elle et serrée contre elle, comme si elle était sur le point d'embrasser passionnément son visage en tissu sale. La tête penchée sur le côté, les lèvres entrouvertes, l'œil en partie dissimulé sous sa frange, elle faisait face à la poupée et non à l'appareil, touchant d'un doigt prudent le petit fil rose de la bouche, tel un amant. Elle devait avoir cinq ou six ans, elle était pleine de passion et elle se sentait belle.

C'est cette May-là qu'Ann imagine assise à l'arrière du pick-up, en ce jour d'août il y a neuf ans.

Dans la scène telle qu'Ann se la représente, May vit comme un affront personnel l'acharnement des taons à lui piquer les bras. Elle s'est réfugiée sur la banquette à l'arrière du pick-up, mais les taons l'ont suivie à l'intérieur. Sa maman et son papa sont encore occupés à charger du bois. Sa grande sœur se trouve quelque part dans la forêt. May boude, ses lèvres embrassent les petites piqûres sur sa peau blanche, murmurant tout en embrassant, comme s'il s'agissait des lèvres de quelqu'un d'autre, qui la consolent, la caressent, ordonnent aux piqûres de disparaître.

Chaque fois qu'un taon se pose, elle tente de l'écraser. Ses mains laissent des empreintes rouges sur sa peau. Au début, elle essaie de capturer les taons dans le gobelet en polystyrène qu'elle utilise pour la citronnade, mais il y en a trop. Ils s'habituent à son rythme et s'évertuent à se jouer d'elle, atterrissant dans des endroits difficiles à atteindre, comme sa nuque, où elle les sent à peine sur le duvet de sa peau. Le bourdonnement autour de sa tête est tout aussi insupportable que les piqûres. Quoi qu'il en soit, le danger est mutuel: les taons sont à la merci de ses méchantes petites mains, et elle de leurs piqûres étonnamment douloureuses qui tendent la peau de tout son corps. C'est donc à un jeu particulièrement exaspérant qu'ils jouent, plein d'appréhension, de suspense, de provocations.



Ann voit May, le bras levé et la main parfaitement immobile, attendant pour le tuer que le taon lui fasse confiance. Puis, soudain, c'est le noir dans l'esprit d'Ann. Comme si ses yeux s'étaient brusquement fermés après avoir regardé le soleil, et ne subsistaient plus que de vagues contours colorés derrière ses paupières. Le bourdonnement des taons, le bruit de quelqu'un qui court, les croassements peu enthousiastes de corbeaux qui s'ennuient dans les bois: tout cela est réduit à des ténèbres parcourues d'un léger crépitement.

Lorsque l'esprit d'Ann s'ouvre à nouveau, tel un œil, le plus étonnant est de constater à quel point la scène est devenue paisible. Parfaitement immobile, May est assise sur la banquette arrière, la tête penchée au-dessus des genoux. Les taons se posent sur elle, maintenant que ses mains ne cherchent plus à les écraser. Le sang est poisseux et chaud dans ses cheveux. Le bourdonnement cesse et les taons s'installent sur ses bras, presque tendrement, comme des enfants qui en ont assez de se bagarrer et se préparent à dormir. Certains d'entre eux ne sont pas sûrs que le jeu soit terminé, qu'il ne s'agisse pas d'une ruse puéride et que ses mains, si calmes désormais, n'aillent pas tout d'un coup reprendre vie et attaquer. Ces taons-là redécollent, bourdonnent, rebondissent contre la vitre puis se posent ailleurs. Mais ils finissent par se calmer, eux aussi, au point qu'ils arrêtent de piquer et s'établissent sur ses bras inertes comme s'ils y étaient chez eux, nettoyant leurs antennes, laissant les centaines de facettes de leurs yeux se défocaliser un moment, tandis que la lumière jaune intense qui traverse la vitre pénètre les membranes fragmentées de leurs ailes pour les réchauffer. Tout va bien, maintenant qu'ils sont de nouveau en sécurité.

\*

UN jour, il y a quelques années, Ann n'est rentrée à Ponderosa que très tard. Elle était sortie faire des courses et le pick-up est tombé en panne. Elle a appelé Wade pour le prévenir, puis elle a attendu en ville le temps qu'on effectue la réparation.

Ce soir-là, alors qu'elle remontait la pente raide de l'allée en terre menant chez eux, Ann a aperçu leur maison à travers le pare-brise. Elle était plongée dans l'obscurité, à l'exception de la fenêtre éclairée du bureau de Wade, à l'étage, côté gauche. Puis, bizarrement, elle a vu deux rectangles de lumière en bas de la porte d'entrée. Et l'atelier de Wade, un bâtiment indépendant de l'autre côté du jardin, avait lui aussi deux lumières brillantes sur sa porte. Tous ces éclairages l'étonnaient. Elle ignorait ce que cela pouvait être. Des lanternes ? Mais pourquoi ? Il lui a fallu attendre d'être devant la porte de la maison pour comprendre que les rectangles lumineux étaient en fait des trous découpés dans le bois, qui laissaient passer la lumière provenant de l'intérieur.

Ça n'avait aucun sens. Effrayée, Ann est entrée, les bras chargés de sacs de courses. Sous la lueur du lampadaire, elle a vu plusieurs trous découpés dans les murs en bois de pin nouveaux, et qui tous donnaient sur l'extérieur. Chaque trou formait un rectangle d'environ trente centimètres de haut et quinze centimètres de large. Une des étagères avait été débarrassée de ses livres afin que des trous puissent être percés dans le mur derrière. Le plan de travail de la cuisine était lui aussi surmonté d'un trou, permettant au clair de lune de se répandre sur le Formica.

Son cœur battait à tout rompre.

— Wade ?

À travers les trous, le vent s'engouffrait dans la maison. Sur le mur au-dessus du lampadaire, cinq ou six bombyx, certains aussi larges que sa paume, déplaient et repliaient leurs ailes ocellées. Aussi scintillant qu'un couteau, un scarabée géant se traînait sur le parquet. Dans la sciure, qui recouvrait à peu près tout, on distinguait des empreintes de chat.

Allumant la lumière principale, elle a vu que l'isolant avait été retiré, découpé en cubes parfaitement droits, et ces cubes avaient été empilés soigneusement à côté de la baie vitrée. Sur les murs intérieurs de la maison, entre les pièces, il y avait d'autres trous. Certains d'entre eux ne menaient nulle part, si ce

n'est plus profondément dans les murs. La porte de la salle de bains aussi comportait un trou.

— Wade..., a-t-elle dit d'une voix étranglée.

Un chat a miaulé.

Elle s'est retournée. L'air ravi, un chat se frottait contre un pied de chaise et ronronnait tout en la regardant et en clignant lentement ses yeux verts. Ce n'était pas un chat qu'elle connaissait, mais elle l'a ramassé. Son corps lourd et chaud l'a apaisée. Avec vigueur, il lui a gratté le menton du bout de son museau.

Emportant avec elle le chat qui ronronnait, elle est montée à l'étage, est passée rapidement devant les deux chambres fermées, vides, aux portes trouées par des rectangles découpés avec précision, puis a ouvert la troisième porte et a posé son regard sur Wade.

Assis, vêtu d'un manteau, il étudiait des reçus bleu et jaune posés sur son bureau, sur lequel trônait également le poêle à bois. L'air était empli de fumée de pin.

— Tu es rentrée, a-t-il dit en se retournant sur son tabouret et en tendant la main vers celle d'Ann.

Elle a remarqué les ampoules entre son pouce et son index, là où il y avait dû avoir contact avec la scie.

— Je suis désolé que tu aies dû attendre en ville aussi longtemps, a-t-il enchaîné.

Il l'a attirée doucement sur ses genoux, elle s'est laissée faire mais n'a pas lâché le chat. En voyant le visage de Wade, elle a eu envie de pleurer. Il n'y avait plus de lassitude dans son regard. Étrangement, contre toute logique, il paraissait plus jeune. Il ressemblait à l'homme qu'il était quand ils s'étaient rencontrés – il ressemblait au mari de Jenny.

Il a souri, les yeux baissés vers l'animal.

— C'est un chat errant, a-t-il observé en secouant la tête. Mais ça n'a pas toujours été le cas, ça se voit. Quand j'étais dans l'atelier, il miaulait juste devant la porte, alors je lui ai permis d'entrer. Puis je me suis dit : Autant le laisser entrer aussi dans la maison, non ?

Il a ri.

Avec son pouce mais avec une concentration qui mobilisait tout son corps, elle a touché la sciure sur la manche de Wade. Il en avait également dans les cheveux.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la maison ? a-t-elle demandé prudemment, sans élever la voix.

Il l'a regardée, l'air confus.

— Les trous, a-t-elle précisé.

— Ce sont des portes, a-t-il répondu, étonné qu'elle ne le sache pas. Pour qu'il puisse aller et venir comme bon lui semble.

— Ah, s'est-elle contentée de dire. (Le chat a sauté de ses genoux. Elle s'est levée.) Des portes. (C'est seulement à ce moment-là, en entendant la violence dans sa voix, qu'elle a compris qu'elle éprouvait de la colère.) Tu découpais des portes pour le chat, des dizaines de chatières.

Elle ressentait ce qu'il avait dû ressentir le jour où il lui avait plaqué le visage contre la télé, une frustration et une douleur profondes, anciennes, désespérées, qui n'avaient rien à voir avec lui mais dont elle l'accusait entièrement.

Elle hésitait à ajouter quelque chose. Finalement, elle a préféré lui tourner le dos, longer le couloir – repassant devant les deux chambres vides – et descendre. Comme il ne se rendait apparemment pas compte qu'elle était fâchée, il ne l'a pas suivie. Tant mieux. Elle a pris une lampe torche. Dehors, les étoiles brillaient et le vent, étrangement chaud, lui soulevait les cheveux. Les chiens lui reniflaient les poches ; excités de voir quelqu'un sortir dans la nuit, ils l'ont accompagnée en bas de la colline, jusqu'à la plus grande de leurs deux granges, qui ne contenait qu'un peu de bois et des outils. Elle ne pensait à rien hormis la tâche qui l'attendait. Par l'échelle, elle est montée dans le fenil, où elle a trouvé des morceaux de contreplaqué et plusieurs planches de revêtement extérieur, datant de l'époque où Wade et Jenny avaient construit la maison. Elle les a jetés en bas, sur le sol de la grange. Dans le fenil, il y avait des crottes de souris et des fientes de colombe partout. Le pollen et la poussière lui collaient au visage. Continuant à lancer le bois, elle s'est mise à pleurer. Sans cesser de pleurer, elle est redescendue par l'échelle,

elle a branché la scie sauteuse et, en un rien de temps, elle a découpé une pile de petits rectangles de revêtement extérieur et de contreplaqué, qu'elle a ensuite chargée dans la brouette.

Dans l'obscurité, elle a gravi le chemin pentu en poussant la brouette devant elle. Au milieu de la clairière, la maison, toutes ses lumières désormais allumées, brillait à travers ses fenêtres et ses trous. C'était une maison digne d'un dessin d'enfant, avec des dizaines de fenêtres tordues et trop petites. Pousser la brouette l'essoufflait, mais elle ne s'est pas arrêtée. Dans sa poche, la lampe torche encore allumée projetait son faisceau hors du manteau, éclairant le ciel.

Elle a travaillé pendant plus d'une heure, clouant des rectangles de revêtement par-dessus les trous, comblant le vide à l'intérieur avec des morceaux d'isolant de façon à ce qu'on ne voie que la protection en papier à l'arrière. Elle n'a pas réparé les trous entre les pièces. Elle ne s'est occupée que de ceux qui donnaient sur l'extérieur. Le chat entrait dans la maison à travers un des trous, puis ressortait, comme pour montrer que ces chatières remplissaient parfaitement leur fonction.

Une fois son travail terminé, elle a rangé les outils et balayé la sciure par terre, puis elle a pris une douche et elle est allée se coucher.

Au bout d'un moment, elle a entendu Wade descendre l'escalier. Ses pas étaient lents, peut-être parce qu'il était en train de prendre conscience de quelque chose. Il s'est arrêté et il est resté un long moment au milieu des marches. Elle pouvait presque entendre son doigt caresser une des chatières, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle se trouve là.

Allongée dans leur lit, elle fixait le mur. Il s'est étendu derrière elle et, dès qu'il l'a touchée, elle a senti le changement dans le corps de Wade. Il était redevenu lui-même.

— Je ne m'en suis pas rendu compte, a-t-il dit.

Une sensation de soulagement a fusé en elle, et elle a dû fermer les yeux pour la contenir à l'intérieur d'elle-même.

Tout son corps en tremblait. Voilà qu'elle pleurait de nouveau. Il l'a enlacée.

— Je suis terriblement désolé.

Quand elle a entendu qu'il pleurait, lui aussi, elle s'est tournée vers lui. Elle a caressé son visage, tendrement, promenant un doigt le long de sa joue et en travers de son front, comme elle l'aurait fait avec un enfant.

— Ce n'est pas grave, a-t-elle dit en souriant à travers ses larmes.

Au bout d'un certain temps, ils ont fermé les yeux, puis ils sont restés dans les bras l'un de l'autre un long moment.

Sentant qu'il s'était endormi contre elle, tout en maintenant la main de Wade contre sa poitrine elle lui a de nouveau tourné le dos. Il s'est réveillé.

— Je peux te poser une question ? a-t-il demandé quelques instants plus tard.

Elle savait déjà, à l'innocence dans sa voix, au fait qu'il croie ne pas lui avoir encore tout demandé, qu'une partie de lui s'était de nouveau évanouie.

— Oui.

— Est-ce que tu as aimé quelqu'un d'autre au cours de ta vie ?

— Non. Bien sûr que non.

— Est-ce que tu as couché avec d'autres personnes, avant moi ?

Elle a fermé les yeux et dégluti. Bien sûr, il savait jadis qu'elle avait connu d'autres hommes, mais ce soir-là elle lui a répondu :

— Non. Seulement toi.

Il a soupiré comme s'il était soulagé.

Allongée dans l'obscurité, elle trouvait très étrange que, soudain, son passé à elle aussi ait disparu. Tout ce qui lui était arrivé avant qu'elle le connaisse, tout ce qui les avait conduits l'un vers l'autre, avait disparu. L'école. Son enfance. L'Angleterre.

Pendant quelques minutes, la légèreté de cette absence a presque constitué un répit ; la main de Wade sur son cœur était à la fois le début et la fin, une histoire qui n'incluait qu'eux,

qui commençait et s'achevait avec le contact de leurs mains. Si nécessaire, elle était prête à vivre dans ce moment un certain temps.

Pour autant qu'Ann sache, Jenny avait elle aussi disparu de la mémoire de Wade. La vie qu'il avait menée avec elle, avec May et June, le son de la voix de ses filles et la dernière odeur de leurs vêtements, tout ça avait disparu par les nombreuses blessures de la maison, tel du sang qui s'écoule dans la nuit et qui plus jamais n'irriguerait leur histoire à tous les deux.

Le moment était passé, mais elle a décidé de lui poser quand même la question.

— Et toi ? a-t-elle murmuré.

— Non, a-t-il répondu d'une voix douce. Rien que toi.

Elle s'est retournée et l'a embrassé. Voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça, chacun venait de devenir le premier amour de l'autre.

Le lendemain matin, se rendant compte des dégâts qu'il avait infligés à la maison et à son atelier, Wade a eu honte. Mais Ann ne lui a pas laissé voir à quel point l'incident l'avait affectée. Gardant l'air joyeux, elle a ramassé les scarabées et les feuilles mortes, puis suspendu l'attrape-mouches dans la cuisine. Ils ont capturé les grands papillons de nuit dans des pots en verre et les ont relâchés dehors. Wade a posé des pièges pour les araignées et les souris. Le chat est reparti, comme si seule la perspective de pouvoir profiter d'une centaine de chatières l'avait attiré ici.

Cette année-là, ils avaient prévu d'aller voir le père d'Ann en Écosse, mais, après cet incident, elle a dû annuler. Elle était triste de ne pas pouvoir lui rendre visite, surtout parce qu'elle le sentait s'éloigner d'elle. Au téléphone, il était mal à l'aise, préférant plaisanter ou passer l'appareil à son frère, l'oncle d'Ann. Bien que son père ne soit pas du genre à parler de choses personnelles, elle regrettait qu'il ne mentionne jamais les lettres qu'elle lui envoyait. Elle s'est juré de se montrer plus enjouée dans ses missives, pour l'encourager à se rapprocher d'elle.

Il se trouve que cet automne-là a été particulièrement beau à Mount Iris. Peut-être même était-ce le plus bel automne de sa vie. Frissonnant sous leurs pulls, envoyant des coups de pied dans les feuilles mortes, Wade et elle faisaient de longues balades à travers les bois aux couleurs changeantes. Ils promenaient leurs chèvres en laisse et leur donnaient des pommes cueillies sur des arbres sauvages à la silhouette hagarde. Les chèvres avaient du mal à mâcher ces fruits. Ann observait l'écume verte qui dégoulinait de leurs lèvres parcheminées.

La mémoire de Wade avait tendance à disparaître par petits bouts. Un jour, il a fait le lit à l'envers, étendant les draps au-dessus de l'édredon. Mais le plus surprenant était qu'il ait fait le lit. Sachant qu'habituellement c'était toujours elle qui s'en occupait, ce changement n'était pas pour déplaire à Ann.

Elle retrouvait sa brosse à cheveux dans le congélateur et, parfois, il recevait des coups de téléphone de clients inquiets, expliquant que leur commande leur avait été livrée deux fois. Mais rien n'avait beaucoup d'importance, ce qui est vrai de la plupart des choses, y compris celles qui sont faites correctement.

Elle a appris à gérer les moments où la mémoire de Wade défaillait. Parfois, elle sentait que cela se produisait sans même qu'il ait prononcé le moindre mot. Un jour d'automne ensoleillé, allongée à côté de lui dans l'herbe, tandis qu'il somnolait, elle a senti l'ancienne vie de Wade, ses souvenirs, s'évaporer à travers sa peau. Elle a senti que tout le quittait, tout sauf elle. Alors elle s'est à son tour vidée de sa propre vie pour être sur un pied d'égalité avec lui. Ils sont restés étendus l'un contre l'autre, tel un fragment de temps. Un nuage est passé devant le soleil et, à l'intérieur de Wade, il y a eu un basculement qu'elle a perçu. À ce moment-là, elle a laissé un basculement se produire à l'intérieur d'elle-même, et ainsi ils sont redevenus les êtres qu'ils étaient habituellement, encore tout chauds de l'amnésie qu'ils venaient de vivre.

Mais, sous son bonheur, Ann était terrifiée à l'idée qu'un jour ils n'auraient plus que ça. Tout ce qui était associé aux objets serait perdu : l'odeur des gants, le claquement de la portière



du pick-up. Tous les détails qu'elle voulait encore connaître. Les choses ne seraient plus que ce qu'elles sont.

Une après-midi, ils se sont rendus dans une clairière à la lisière de leur propriété pour y brûler quelques meubles pourris qui avaient sûrement dû être déposés là par des voisins éloignés, inconnus. Souvent, lors de leurs marches à travers la forêt, ils s'amusaient à chercher ce genre d'endroits souillés nécessitant leur attention.

— Allez, je te propose un rendez-vous romantique, annonçait Ann en riant, avant d'ôter ses vêtements propres pour enfiler son jean sale et déchiré qui sentait encore leurs précédents feux de détritrus.

Parmi les déchets, il leur arrivait de dénicher des choses utiles. Une fois, par exemple, Wade est tombé sur un pick-up à moitié démoli, et il a pu récupérer le ressort à lames de l'essieu. Ce ressort était fabriqué avec un métal spécial qu'on ne trouvait que sur les vieux modèles de pick-up. Wade s'en est servi dans son travail. Il a fait chauffer le métal jusqu'à ce qu'il rougisse, puis, à coups de marteau, il lui a imprimé la forme qu'il voulait.

Le jour où ils ont découvert le mobilier pourri, ils ont jeté des branches sur un matelas, versé de l'essence sur le tas, puis ils se sont écartés pour regarder les flammes s'élever et crépiter. Wade a passé son bras autour de la taille d'Ann. Il y avait du désarroi dans son geste, de la tristesse dans son sourire, même dans son rire, et le sentiment partagé que tous deux n'étaient pas arrivés là par hasard, que cette histoire remontait loin.

Le jour où il n'aura plus cette conscience-là, elle le regrettera. Se penchant contre lui, elle a humé l'odeur du feu sur ses vêtements. Elle a regardé son beau visage tourné vers les flammes, puis elle a regardé les flammes elles-mêmes. L'air au-dessus de la fumée brûlait imperceptiblement, miroitant tels des reflets sur l'eau, donnant l'impression que les montagnes au loin tremblaient sous l'effet de la chaleur.

— Nous y voilà, a-t-elle lâché sans savoir ce qu'elle voulait dire exactement.

— Nous y voilà, a-t-il approuvé avant de la serrer plus fort contre lui.

\*

LORSQUE Ann est venue vivre ici, à la montagne, il y avait des chevaux, pas des chèvres, des appaloosas qui étaient devenus méchants parce que cela faisait un an que Jenny et June ne les montaient plus, au point qu'Ann avait peur de les approcher, ne serait-ce que pour enlever la bardane accrochée à leur crinière tout emmêlée. C'est dans la plus petite des granges, celle qui était près de la maison, que Jenny avait stocké le foin, empilé jusqu'au plafond. Peu après l'arrivée d'Ann, ils ont vendu les chevaux et tout le foin, hormis quelques bottes.

Sans le foin, le bâtiment n'était plus le même; il était vide et plein de possibilités. Il y avait une fenêtre qui donnait sur la forêt. Ann s'est dit qu'on pourrait transformer la grange en bureau, où elle envisageait notamment d'installer un piano électrique.

Tandis qu'elle balayait, des nuages de poussière s'élevaient autour d'elle. Avec le balai, elle retirait les toiles d'araignée et les nids de frelons abandonnés qui occupaient tous les angles. C'était épuisant mais agréable, et une fois ce travail terminé elle s'est allongée sur une des rares bottes de foin restantes, dans un coin de la pièce, et sa main s'est glissée dans l'interstice entre la botte et le mur.

Un livre était tombé là, le dos en l'air, les pages tordues, ouvertes contre le sol. Du bout des doigts, elle a palpé la couverture ramollie par la moisissure et couverte de poussière. Il s'agissait d'un grand livre avec une couverture souple.

Il s'intitulait *L'Art du portrait*. C'était un manuel qui enseignait différentes méthodes pour dessiner les expressions du visage. On commençait avec des ovales, des grilles et des formes isolées, puis à chaque page on franchissait une étape, jusqu'à ce qu'on aboutisse à un visage lambda. Il ne restait plus qu'à effacer les lignes des grilles et à ajouter les cheveux. C'était un livre

destiné aux adultes, les dessins étant trop précis, trop difficiles pour être réalisés par des enfants. Vers la fin, sur la première feuille d'exercice intégrée au livre, se trouvait un croquis fait au crayon et à moitié terminé, représentant le visage d'une femme. Dans le coin en bas à droite, une signature.

JENNY.

Parvenant à discerner les lignes effacées, Ann s'est rendu compte que les instructions avaient été suivies à la lettre. Le visage était légèrement tourné sur le côté. Le nez avait été tracé d'une main sûre – un rectangle et un cercle avaient ensuite été gommés –, mais un œil demeurait vide sous la grille de l'étape précédente. On aurait dit un œil vu à travers la lunette d'un fusil, avec la pupille au centre du réticule. En revanche, les cheveux qui tombaient des deux côtés du visage ne manquaient ni de vigueur ni de détails.

Ann a refermé le livre.

Après ça, la grange ne lui a plus fait le même effet. Elle tâchait de ne pas y prêter attention. Elle a installé ses affaires. Un bureau, un piano électrique et même un vieil ordinateur avec un programme permettant de composer et d'enregistrer de la musique.

Un beau petit studio. Mais c'est aussi ce que pensait la femme dans le coin de la pièce. Ann sentait sa présence, l'entendait se dire qu'il était si agréable d'avoir un moment pour soi, à l'écart de ses filles et de son mari, allongée sur les bottes de foin avec son manuel de dessin sur la poitrine, ses doigts de pied nus, croquevillés autour de la ficelle rouge qui enserrait la botte, son bras posé paresseusement en travers de ses yeux pour les protéger de la lumière, son crayon bien taillé. Ann imaginait les vieux chevaux tachetés qui, tout près, mâchaient leur foin. Les frelons bourdonnaient dans les angles de la pièce et, dehors, sous la corde à linge où des chemisiers roses s'imprégnaient de soleil, deux petites filles remplissaient des tasses bleues miniatures avec du sable.

Parce que Wade avait tout jeté – les dessins, les vêtements, les jouets –, chaque vestige accidentel prenait une importance

indescriptible dans l'esprit d'Ann. Quatre poupées moisiées enfouies dans la sciure d'une souche d'arbre pourrie. La chaussure à talon haut d'une Barbie, tombée d'une gouttière. Une brosse à dents fluorescente dans la niche d'un chien. Puis, enfin, le dessin à moitié achevé dans le manuel. Des objets chargés d'une importance qu'ils ne méritaient pas mais qu'ils revêtaient à cause de leur effrayante rareté; ils grandissaient en elle, se transformant en histoires, en souvenirs dans la tête d'Ann alors qu'ils auraient dû rester dans celle de Wade.

Même les framboisiers qu'Ann n'avait pas plantés. Pendant longtemps, ils sont revenus la hanter chaque année, avec la volonté inextinguible de lui accrocher les manches, de lui griffer les jambes et de la piéger. C'est Jenny qui les avait mis là. Ann les privait d'eau, mais ils survivaient grâce à la pluie, malgré leurs fruits ratatinés, secs et amers qui s'effritaient comme de la craie. Chaque année, ils annonçaient leur perpétuation avec des pousses brun rouge apparaissant à côté des tiges vertes. Pendant un moment, elle s'est évertuée à les tuer passivement, mais, un hiver, les voyant sans feuilles et sans force sous la neige, elle les a coupés à la machette tandis que de fins flocons voletaient autour d'elle.

C'était déroutant de ne pas savoir si elle avait besoin d'en connaître plus sur la famille de Wade, ou moins. Les quatre poupées moisiées lui avaient donné envie de crier son amour; les tasses de thé, suffisamment petites pour venir casquer un doigt, suscitaient son incrédulité; le merlebleu azuré\* sur un torchon, que Jenny avait brodé elle-même, la submergeait de culpabilité; les chambres vides ne lui donnaient rien à ressentir, sinon leur vide. Un jour, dans la file d'attente du bureau de poste, elle a regardé vers le parking et vu une petite fille rouer de coups de bâton sa bicyclette tombée à terre. Ann a d'abord ri puis, brusquement, les larmes lui sont montées aux yeux.

Elle a gardé le manuel de dessin pendant un an, le déplaçant sans cesse, tâchant de diminuer son importance en le fourrant

---

\* Emblème de l'Idaho. (Toutes les notes sont du traducteur.)

ici ou là sur l'étagère, en le maltraitant un peu. Puis, finalement, parce qu'elle était fâchée contre elle-même, elle a glissé le manuel avec le dessin encore à l'intérieur dans une enveloppe de papier kraft, qu'elle a envoyée au centre pénitentiaire pour femmes de Sage Hill. Elle n'a pas marqué l'adresse de l'expéditrice dans le coin. Elle a simplement écrit sur l'enveloppe : À L'ATTENTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA PRISON. CECI EST UN DON. L'employée de la poste n'a fait aucun commentaire, bien qu'elle ait sûrement lu l'adresse. Elle a collé une étiquette d'affranchissement en haut de l'enveloppe, puis l'a déposée sur une pile en l'accompagnant d'un regard intime et protecteur.

ET maintenant, en ce jour de mars, Ann s'arrête devant la grange en revenant du bûcher. Les gaz d'échappement du pick-up restent accrochés à sa chevelure. Sa luge bleue est pleine de bûches de bouleau dont elle n'a nul besoin, mais avec lesquelles elle fera quand même un feu, les bûches lui servant d'excuse pour aller voir le pick-up, le feu lui servant d'excuse pour les bûches. Plus elle allume de feux, plus elle peut monter voir le pick-up et essayer de comprendre.

Sentant la présence d'Ann, les chèvres l'appellent. Elle enroule la corde de la luge, la pose sur les bûches, puis pousse la porte de la grange.

À l'intérieur, l'air glacial dégage une odeur de renfermé. Les chèvres se précipitent vers elle. Elle leur pince les oreilles, leur donne de petites tapes sur les flancs. À son contact, les chèvres frissonnent de joie. Ann leur parle avec beaucoup de gaieté dans la voix, bien qu'elle sente toujours autant la présence de Jenny. À travers la fenêtre de la grange, elle aperçoit le bosquet de pins ponderosa dont elle vient d'émerger et, soudain, elle ressent non seulement la présence de Jenny, mais celle d'une vie qu'elle a elle-même failli mener. Une vie sans Wade.

Tandis qu'elle brise avec un bâton la couche de glace qui s'est formée sur l'abreuvoir des chèvres, elle s'efforce de comprendre

ce qu'elle sait n'être qu'un fait d'une grande simplicité : *Je suis là parce que tu n'y es pas.*

Les chèvres bêlent tant qu'elles peuvent. Ann leur donne du foin.

— Tu n'es pas là, chuchote-t-elle à la présence dans la grange. Tu n'es pas là.

Même si c'est rassurant, c'est aussi un aveu. Et une souffrance.

Elle se dépêche de sortir de la grange, ferme la porte et, tirant la luge derrière elle, se remet à descendre la colline.

En approchant de la maison, elle aperçoit Wade dans le jardin. Agenouillé dans la boue et la neige, il est en train de désenchevêtrer le fil de fer sur lequel les haricots grimperont. Elle s'arrête sur le seuil d'herbe pâle entre la maison et le jardin et elle l'observe.

— Je t'aime, dit-elle.

Surpris par sa présence, il lève son regard vers elle, révélant un visage à la fois fatigué et innocent, dont les yeux bleu foncé expriment pourtant du bonheur.

\* \* \*

ANN a grandi à Poole, sur la côte sud de l'Angleterre. Néanmoins, elle est née ici, dans l'Idaho. Pas à Ponderosa, mais à Kellogg, une petite ville minière de la Silver Valley, au cœur de la Panhandle – la partie nord de l'État.

Elle n'a pas le moindre souvenir de ces trois premières années dans l'Idaho. Quand elle avait neuf ans, sa mère lui a mentionné qu'ils étaient venus d'Amérique, mais Ann ne comprenait pas de quoi elle parlait. Elle avait totalement oublié leur traversée de l'Atlantique. La seule chose que ses parents ont trouvé à lui raconter, c'est que son père travaillait autrefois à la Sunshine Mine et que, à trois ans près, il aurait pu périr dans le fameux incendie qui avait ravagé la mine.

Après ça, Ann pouvait fermer les yeux et laisser l'Idaho exister non pas en tant que lieu mais en tant que sentiment, entièrement indépendant de l'Amérique, sans frontières ni

histoire sinon celle qui appartenait à Ann : la mine d'argent. Cent soixante kilomètres de tunnels à mille six cents mètres sous terre. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle était originaire d'un endroit pareil. Quand elle y pensait, elle avait l'impression que ces trois années oubliées dans l'Idaho s'étaient nichées au plus profond d'elle-même, délogeant toutes les belles années qui avaient suivi. L'Idaho était la mine ; l'Angleterre, la surface instable de sa vie.

C'est pour ça qu'elle est rentrée. Elle avait vingt-huit ans. Sa mère était morte quelques années plus tôt, et son père venait d'emménager en Écosse, chez son frère, l'oncle d'Ann. Alors elle a quitté l'Angleterre, elle aussi. Elle a décroché un poste de professeur de chant dans un petit établissement scolaire à Hayden Lake, dans le nord de l'Idaho, à moins d'une heure de route de son lieu de naissance.

L'ÉCOLE était située près d'un lac, sur un terrain boisé et sauvage au bout d'une route tout récemment pavée. C'était une petite *charter school*\* réservée aux excellents élèves s'intéressant aux humanités. Ces jeunes gens sympathiques étaient environ deux cents, âgés de six à dix-huit ans, et la plupart d'entre eux étaient dévoués non seulement à leurs études, mais aussi à leurs camarades. Bien qu'il n'y ait presque que des Blancs, le programme était tourné vers la culture et vers l'international. Ann n'arrivait pas à décider s'il était très étrange ou tout à fait naturel de trouver pareille largeur d'esprit dans une école rurale si proche du siège de Aryan Nations, l'organisation de suprémacistes blancs qui, à l'époque, tenait encore son "Congrès mondial" tous les ans et participait au défilé du 4 Juillet. Chaque jour, en se rendant à son travail, Ann passait devant l'entrée de la longue piste de terre qui menait à leur

---

\* École privée sous contrat. Gratuites et théoriquement laïques, les *charter schools* bénéficient d'une grande autonomie mais sont financées avec de l'argent public.

DERNIÈRES PARUTIONS

Christa Faust, *L'Ange gardien*  
John Bassoff, *Les Incurables*  
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*  
Craig Johnson, *Tout autre nom*  
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*  
Jake Hinkson, *Sans lendemain*  
Jim Lynch, *Face au vent*  
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*  
Trevanian, *L'Été de Katya*  
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*  
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*  
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*  
William Boyle, *Tout est brisé*  
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*  
Peter Farris, *Le Diable en personne*  
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*  
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*  
Larry McMurtry, *Lune comanche*  
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*  
Craig Johnson, *La Dent du serpent*  
Joe Flanagan, *Un moindre mal*  
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*  
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*  
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*  
James Crumley, *Le Dernier Baiser*  
Henry Bromell, *Little America*  
Matthew McBride, *Soleil rouge*  
Jean Hegland, *Dans la forêt*  
Steve Weddle, *Le Bon Fils*  
Thomas McGuane, *Le Long Silence*  
David Vann, *Aquarium*  
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*  
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)



CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION  
AU BERNARD (VENDÉE).